

M. le Maire, mesdames et messieurs,

Je me permets d'ajouter « chers concitoyens » car, si je ne suis pas né à Brénod, j'y ai suffisamment d'attaches familiales et j'y ai réuni pas mal de souvenirs qui me font me considérer comme un Berniolan bon teint.

Et c'est un de ces souvenirs que je veux encore une fois vous faire partager.

Au cours de la guerre 1930-45 Brénod n'a pas, fort heureusement, connu le destin tragique des villes anéanties, presque rayées de la carte, telles que CAEN, St-LO ou LORIENT, ni les assassinats systématiques, méthodiques dont ont été victimes les populations de TULLE, d'ORADOUR ou de MAILLE

Jusqu'à. La fin de l'année 1943 Brénod vit dans une certaine quiétude, quiétude toute relative d'ailleurs et due surtout à l'ignorance des événements résultant de l'occupation ennemie. La présence et l'activité des maquis de la région Ain-Jura deviennent vite intolérables aux Allemands qui, peu à peu, se trouvent dans une situation d'insécurité générale C'est alors que le plateau d'Hauteville-Brénod et ses environs voient déferler des colonnes qui font régner la terreur.

Le dimanche 6 février Brénod subit à son tour la visite des Allemands et, au terme d'une journée d'angoisse, tandis que les incendies montent dans la nuit et illuminent le ciel, des camions emportent 24 habitants dont une femme, pour une destination et un destin inconnus. Ce n'est pas malheureusement pas terminé puisque, au cours de la semaine qui suit, 11 personnes subissent le même sort. Après une nuit passée à Poncin, un interrogatoire au siège de la Gestapo lyonnaise et quelques jours passés au Fort Montluc, un groupe important de la région quitte Montluc pour rejoindre Compiègne. Là existe un camp d'internement et, comme nous l'apprendrons vite, un camp de transit destiné à détenir des hommes avant leur départ pour l'Allemagne. A côté de ce que nous connaissons par la suite la vie y est supportable bien que le manque de liberté nous soit pénible.

Un soir on désigne ceux qui doivent partir le lendemain et, le 22 mars, en présence de passants silencieux et recueillis, une colonne de 1300 hommes traverse la ville pour rejoindre la gare. Un train de marchandises est à quai. La machine est sous pression et les portes des wagons sont ouvertes.

L'enfer de la déportation va commencer

Pris en charge par des S.S. hurlants, menacés par des chiens aux babines retroussées, cent hommes s'engouffrent rapidement dans chaque wagon. C'est une opération simple et rapide, croyez-moi, lorsqu'elle est ponctuée de coups de matraque ou de schlague et de coups de crosses.. En cours de route, à la suite de tentatives d'évasions ou d'évasions réussies, des rafales claquent et le train s'arrête. Tandis que la chasse aux évadés s'organise, on fait descendre les hommes qui restent dans les wagons des fuyards, on les fait déshabiller et on les recase aussitôt dans les autres wagons déjà trop pleins. Une petite partie des occupants peut, avec beaucoup de difficulté, s'asseoir à tour de rôle tandis que le reste, debout et compressé, oscille avec les cahots du train. Le manque d'air frais et d'espace, et la soif, se font vite sentir, et les conditions d'hygiène, déplorables, rendent l'atmosphère oppressante et nauséabonde. Au fur et à mesure que l'on avance la fatigue et la soif augmentent, les facultés diminuent et la raison abandonne certains. On assiste alors à des scènes abominables au cours desquelles les plus faibles tombent, s'évanouissent, sont piétinés et meurent.

Le 25 mars enfin, vers 3 heures du matin, le train s'arrête enfin devant une petite gare. Après une attente interminable, les portes d'ouvrent et, sous une volée de coups aggravés par les assauts des chiens, il faut descendre rapidement. Ceux qui sont nus cherchent en hâte de quoi se couvrir et rejoignent la colonne. 1256 hommes entament alors la montée dans la neige, par un mauvais chemin qui serpente à flanc de coteau. Après une marche de quelques kilomètres le troupeau que nous constituons se trouve devant une forteresse aux

murs épais et hauts, surmontés de miradors qui se découpent dans le ciel. L'ensemble est énorme, écrasant et lugubre. Nous sommes au pied du camp de concentration de MAUTHAUSEN .

Au terme d'une nouvelle station dans le froid qui pique, tandis que le jour se lève, on nous dirige vers un sous-sol où, en un clin d'œil, nous sommes dépouillés de tout, rasés des pieds à la tête et douchés. Nous sommes devenus des bagnards. Peu après, dans un bureau, chacun reçoit un numéro à l'appel duquel il devra toujours répondre. Nous avons tout perdu, jusqu'à notre identité et nous ne sommes plus que des matricules

C'est ensuite la quarantaine, période d'isolement mais aussi de dressage, d'assouplissement des caractères. Cette mise en condition doit convaincre chacun qu'il n'est plus qu'un esclave, un sous-homme. Nous faisons connaissance avec les détenus de droit commun qui, dorénavant, ont un droit de vie et de mort absolu sur nous, ce dont nous nous rendrons vite compte. A raison de 350 à 400 par chambre, couchés en sardines à même le sol, passant les journées dehors quel que soit le temps, nous nous plions aux ordres et aux caprices de nos garde-chiourme, nous en arrivons à souhaiter un départ rapide vers un kommando extérieur. Ces kommandos sont de petits camps d'un effectif très variable, des succursales du camp-mère, où les déportés constituent une main d'œuvre économique et essentiellement temporaire. L'affectation s'y fait en fonction des besoins et elle est basée sur l'ordre des numéros qui eux-mêmes suivent l'ordre alphabétique.

Nous quittons enfin MAUTHAUSEN ; Dans les kommandos commence alors la vie monotone et exténuante des forçats anonymes. Elle débute vers 4 heures du matin pour se terminer vers 21 ou 22 heures. Après une nuit trop courte s'étirent 10 à 12 heures de travail sur des chantiers de terrassement ou dans des usines, entrecoupé de marches qui usent les jambes et de rassemblements qui n'en finissent pas. La faim, le froid, la fatigue, la maladie épuisent les organismes. La moindre écorchure, un simple coup de froid dégénèrent rapidement en affections graves la plupart du temps peu ou pas soignées. La nourriture, très insuffisante, et de valeur nutritive pratiquement nulle, n'assure qu'une survie précaire. A cela s'ajoute l'ambiance déprimante, due à l'absence totale de nouvelles des siens, à l'ignorance de la situation militaire, au manque de sympathie voire à l'animosité et même à la haine que nous portent certains détenus prêts à tout pour subsister. Il y a enfin la crainte continuelle des variations d'humeur de ceux qui détiennent une parcelle d'autorité et qui ne se privent jamais d'utiliser leurs droits. Si les souffrances physiques sont très dures à supporter, la souffrance morale l'est encore davantage. Capituler, sur ce plan, c'est-à-dire faiblir, se laisser aller, désespérer, équivaut à la mort, et chacun puise en soi et parmi ses camarades les forces et les raisons de vivre, d'attendre la fin du cauchemar et de retrouver son pays et sa famille.

L'avance des troupes alliées amène l'évacuation de certains kommandos et leur repli sur Mauthausen. Les évacuations entraînent des marches de 200 km et plus, au cours desquelles chacun reste au coude à coude avec son voisin et fixe obstinément les talons de celui qui le précède. Les malades et les traînants sont immédiatement abattus. Les survivants, faméliques et hébétés, arrivent enfin sous les murs de Mauthausen qui leur apparaît comme un havre de repos et de paix.

Pendant près d'un mois, les déportés restent cloîtrés dans le camp, dans l'ignorance totale de leur sort et dans la crainte d'une exécution massive toujours possible. Le 5 mai 1945, enfin, les Américains libèrent MAUTHAUSEN et c'est la fin de nos épreuves

A partir du 21 mai les retours se succèdent au pays. Malheureusement 15 d'entre nous sont restés en Autriche. C'est à eux que nous pensons aujourd'hui. Et c'est pour eux que je vous remercie de votre présence.